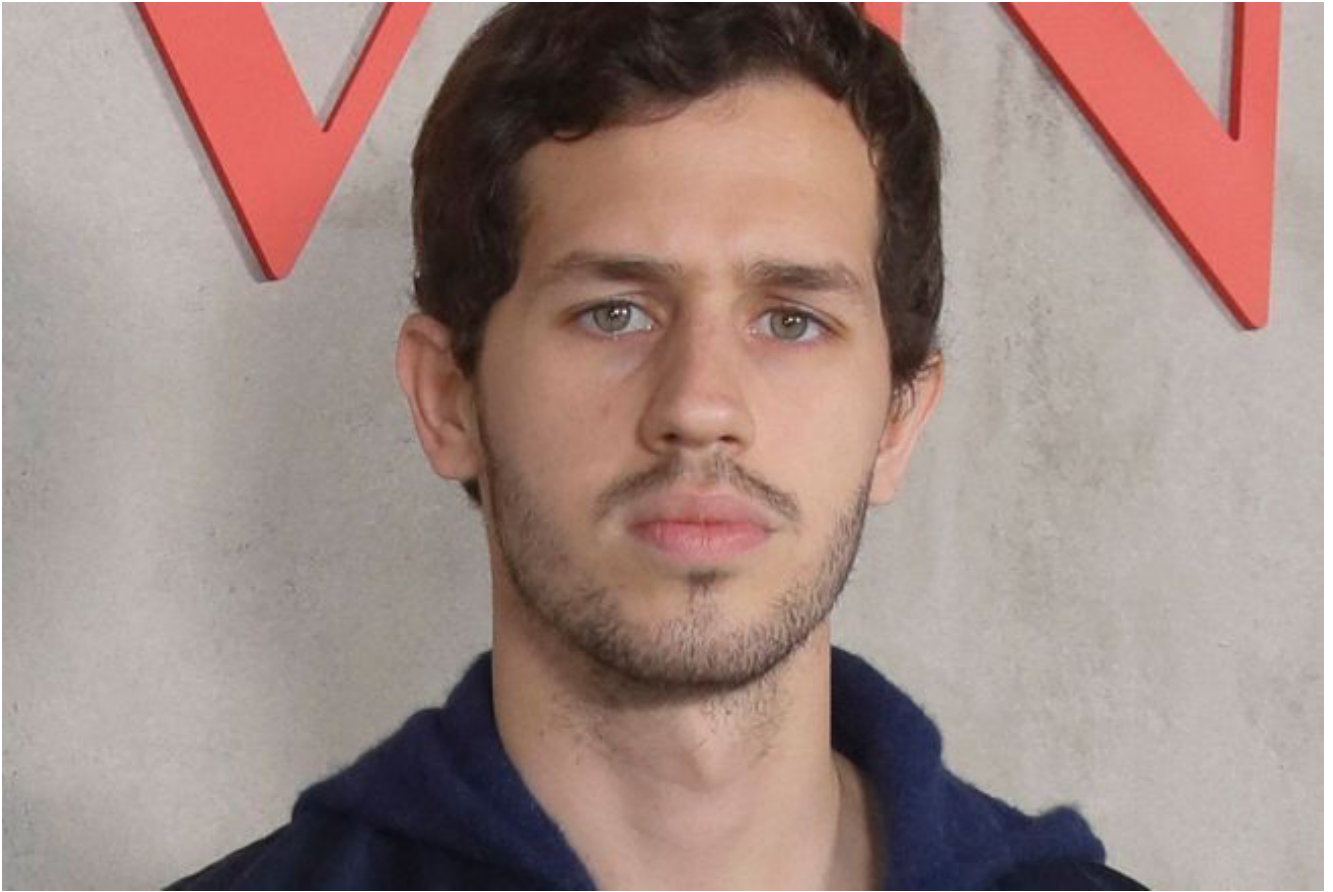


Victor Belmondo : « J'ai été biberonné au cinéma »



Qu'avez-vous ressenti quand vous avez été choisi pour *Envole-moi* ?

Victor Belmondo - J'ai pleuré de joie. Je n'établiss pas de différence entre un premier et un second rôle, et j'aime tellement mon métier que l'idée de me retrouver sur un plateau du début à la fin du tournage me comblait.

Surtout avec un tel personnage, qui devient un homme et grandit au contact de cet adolescent malade qu'il « babysitte » d'abord contraint, avant de le prendre en amitié. Au début, il est insouciant, irresponsable, et a du mal à exprimer ses sentiments malgré sa sensibilité. Cette évolution était une promesse de jeu intéressante.

Je me reconnaissais en lui sur ce point-là : plus jeune, j'étais assez pudique. Il a fallu que je rencontre la comédie pour m'ouvrir et me connecter à mes émotions.

Vous aviez 10 ans quand *Les Choristes* est sorti.

Etiez-vous de ses jeunes fans ?

Victor Belmondo - Totalement. Je l'ai vu et revu. Tous les gamins de ma génération chantaient *Vois sur ton chemin*. Le film m'a beaucoup marqué, tout comme *l'Outsider*, découvert plus tard. Je suis fier d'avoir travaillé avec Christophe Barratier, qui est très humain. Il fait du beau cinéma populaire, dans le bon sens du terme.

Vous chantez une chanson de Jean-Jacques Goldman dans le film...

Victor Belmondo - Je savais que ce serait la scène la plus difficile à tourner, et ça s'est vérifié. J'apprends facilement mes dialogues, mais là, les paroles ne rentraient pas. Alors je l'ai vraiment chantée en karaoké, comme dans la scène. Sauf que Christophe est musicien, prof de chant, et voulait que ça sonne juste. Il a eu un peu de boulot de coaching... Cela dit, c'est surtout mon jeune partenaire, Yoann Eloundou, qui chante, et il le fait très bien ! Il n'avait jamais tourné, mais il est épatant. A l'instar de nos personnages, nous avons tissé une relation fraternelle qui se prolonge aujourd'hui. Il sait que je suis là en cas de besoin.

Mon bébé a-t-il été un bon tremplin pour votre

carrière naissante ?

Victor Belmondo - J'avais fait quelques petites choses avant, mais je crois que le film de Lisa Azuelos a permis au métier de me découvrir et m'a ouvert quelques portes. Je garde un souvenir incroyable de cette expérience. Lisa et Sandrine Kiberlain, qui jouait ma mère, ont une énergie tellement solaire. J'ai noué des liens d'amitié très forts sur ce tournage, notamment avec mes partenaires, Mickaël Lumière et Thaïs Alessandrin, la fille de Lisa.

Vous serez bientôt dans *Albatros*, de Xavier Beauvois...

Victor Belmondo - Le 25 août, si tout va bien. C'est l'histoire d'une reconstruction : Jérémie Renier joue un gendarme qui tue accidentellement un paysan en voulant le désarmer. J'incarne un jeune collègue qu'il prend sous son aile et qui assiste à la scène. Nous avons tourné à Etretat, avec des gens du coin dans leur propre rôle. C'était très enrichissant, au point que je n'ai jamais eu la sensation de faire un film. Nous étions dans une vérité permanente très forte à vivre.

Quand votre vocation d'acteur est-elle née ?

Victor Belmondo - Très tôt. Déjà à l'école, j'étais le premier à lever la main dès qu'il fallait réciter un texte devant les autres. J'ai aussi été biberonné au cinéma : mon père, Paul Belmondo, possédait une collection de DVD impressionnante et nous regardions énormément de films en famille. Quand j'ai eu 11-12 ans, j'ai joué le fils de mon père dans un court-métrage et c'était plié. J'ai su

que c'était là que je voulais être et j'ai tout mis en œuvre pour y arriver : j'ai pris des cours de théâtre, j'ai démarché les agents à 17-18 ans, j'ai intégré une école de cinéma.

Pour devenir réalisateur ?

Victor Belmondo - Mon père m'a conseillé d'apprendre d'autres métiers en parallèle, d'avoir plusieurs cordes à mon arc. Il me disait que la carrière d'un acteur était trop aléatoire : cela peut prendre du temps avant de percer, tout peut s'arrêter net. Mes parents ont toujours veillé à ce que mes frères et moi ayons les pieds sur terre et soyons indépendants. J'ai donc exercé des petits boulots très tôt et je me suis inscrit en section scénario dans une école de cinéma, ce qui m'a non seulement beaucoup nourri en tant qu'acteur, mais qui a également fait naître en moi une envie d'écriture et de réalisation. J'ai déjà un long-métrage dans les tiroirs. Peut-être en ferai-je quelque chose un jour...

« J'essaie de faire ce métier sérieusement sans me prendre au sérieux. »

Petit, fréquentiez-vous les plateaux ?

Victor Belmondo - Davantage les théâtres, où j'allais voir mon père ou mon grand-père, quand il était propriétaire du Théâtre des Variétés [à Paris]. L'odeur, l'ambiance, la

magie des coulisses me fascinaient. Inconsciemment, cela a dû alimenter mon désir d'acteur. On est sans doute influencé par l'environnement dans lequel on grandit. Mon grand-frère, Alessandro, a suivi, quant à lui, les traces de notre mère, Luana. Il est chef au Caillebotte [un restaurant parisien]. Et moi, même si ma mère est un des piliers de ma vie, j'ai pris du côté de papa, comme Giacomo, le plus jeune de la fratrie. Il est dans la même école de cinéma que moi, filière production.

Avez-vous des envies de théâtre ?

Victor Belmondo - J'en rêve, mais j'attends la pièce qui me transcendera et me donnera envie d'y aller tous les soirs ! Nous en montions dans les différents cours où je suis passé et rien dans ma vie ne m'a procuré une dose d'adrénaline semblable à celle que l'on ressent sur scène.

Enfant, compreniez-vous ce que représentait votre grand-père pour les Français ?

Victor Belmondo - Non, c'est venu plus tard, à l'adolescence. Quand nous étions au restaurant en famille, des personnes venaient le voir, non pas pour le photographier ou lui demander un autographe, mais pour lui dire merci. Cette bienveillance m'a beaucoup marqué. Et, en grandissant, ça s'est imposé à moi, j'ai pris conscience de sa légende.

Echangez-vous ensemble sur le métier ?

Victor Belmondo - Nous parlons de films et de sport, par pure passion, mais très peu de ma « carrière ». Il y a une

certaine pudeur entre nous et il me laisse suivre mon petit bonhomme de chemin. Il s'intéresse comme n'importe quel grand-père s'enquiert de la vie de son petit-fils quand ils sont proches, mais nous ne théorisons pas sur le métier. Il n'aimerait pas de toute façon. Il a toujours pris le jeu comme un plaisir, un amusement, et si je lui posais des questions existentielles sur la profession, la discussion tournerait vite court. Il bossait beaucoup, mais il a toujours eu une forme de légèreté et d'insouciance. Comme lui, j'essaie de faire ce métier sérieusement sans me prendre au sérieux.

Comment vit-on ce patronyme légendaire quand on embrasse cette carrière ?

Victor Belmondo - Naturellement. Je n'ai, par exemple, jamais pensé à prendre de pseudonyme. Ç'aurait été trahir ce que je suis. Il faut assumer. Quand *Mon bébé* est sorti, j'ai reçu quelques messages d'insultes sur les réseaux sociaux. En bref, j'étais un « pistonné ». Mes parents m'ont alors dit qu'il ne fallait pas relever, que porter ce nom n'était pas anodin... Et, finalement, j'ai plus de peine pour la personne qui perd du temps à m'écrire un tel pavé. Cela cache sans doute beaucoup de solitude et de détresse. Par ailleurs, je comprends l'attente. J'aurais la même curiosité si le fils de Robert De Niro débarquait ! Certains exigent plus de moi, mais, grâce à la popularité de mon grand-père, j'ai aussi la chance que mon nom soit accompagné d'une grande bienveillance. A moi de transformer tout cela en énergie de travail.

Vous verra-t-on un jour dans un film italien ?

Victor Belmondo - Je l'espère. Ma mère parlait à peine français quand elle nous a eus et j'ai grandi avec l'italien, que je parle couramment. J'ai un accent français, mais ça se corrige. Si Paolo Sorrentino a un petit rôle pour moi, ce sera avec plaisir !

Envole-moi, de Christophe Barratier. Sortie prévue en juin.

>A découvrir également : [Mélanie Laurent : « Les Français sont admirés pour leur charme et leur liberté »](#)